

# Les filles des féministes

par Carole Beaulieu

**E**lles ont survécu – très bien, merci! – à une enfance sans poupée Barbie et sans lunch préparé par les douces mains de maman. Elles avaient huit, six, quatre et un an quand, à l'appel de *Québécoises deboutte!*, leurs mères ont entrepris, chacune à sa façon, «dans les années chaudes du féminisme»<sup>2</sup>, de dire la vie autrement. Quinze ans après le Front de libération des femmes du Québec (FLFQ), quinze ans après le «nous éduquerons nos filles autrement»<sup>3</sup>, des *Têtes de Pioches*, que sont devenues les filles des féministes?

Leur histoire de femme se conjugue-t-elle avec celle de l'humanité, comme le souhaitaient en épilogue les quatre auteures de *l'Histoire des femmes au Québec*? Sont-elles féministes? Quelles sont pour elles les luttes à mener d'ici l'an 2000? Pour tenter de répondre à ces questions, *La Vie en rose* en a rencontré cinq, pas nécessairement représentatives de la diversité du mouvement auquel leurs mères ont pris part, mais bien toutes «filles de féministes».

## Saturées

«J'avais 13 ans. Je trouvais ça 'rushant', toutes ces énervées qui faisaient des réu-

nions chez nous, qui disaient que les hommes étaient des cons», rappelle Nathalie Jean, sur les réunions des *Têtes de Pioche* Overdose. Saturation. Recul nécessaire. Elles en parlent toutes un peu, les filles de féministes, qui ont grandi entre deux manifs, trois réunions et quatre remises en question.

D'ailleurs, aucune d'elles n'a été ou n'est actuellement impliquée dans ce qu'on pourrait appeler un groupe autonome de femmes. «Au cégep, les filles en étaient encore à discuter quels jouets donner aux enfants. Je savais tout ça. Ça me rebutait de ressasser les mêmes idées que j'entendais depuis que j'étais toute petite. J'ai préféré



Emmanuelle Barthau, Jennifer Alleyn et Dominique Jean

m'impliquer ailleurs», raconte Sylvie Trudel, 20 ans, étudiante à l'université en sciences politiques.

Féministes, les filles de féministes ? Oui. Non. Je ne sais pas. Tout dépend de leur âge ou presque. Pour Emmanuelle et Jennifer, 15 et 16 ans, le féminisme demeure encore abstrait, même si elles conviennent que des luttes restent à mener, qu'il «va toujours falloir un mouvement des femmes sinon on va reculer». «Je n'ai pas à être féministe en ce moment, lance Emmanuelle Berthou. Je sais que je vais l'avoir, ma job de mécanicienne sur un cargo. Je ne me sens pas concernée par ce pour quoi les féministes gueulent. À l'école, on leur réplique aux gars.»

### Étonnées

Mais on ne relègue pas si facilement aux oubliettes l'héritage maternel. Pour Nathalie Jean la rebelle, qui a «envoyé promener tout ce que maman représentait» en arborant sa mini-jupe de cuir rouge et ses larges boucles d'oreille dans les corridors de l'École d'architecture, le féminisme a frappé à la porte cet été quand, dans le cadre d'un emploi d'inspecteur en bâtiment, elle a été confrontée à des «femmes à la maison qui ne lui faisaient pas confiance parce qu'elle était une femme dans une job d'homme». «Je ne comprenais plus. Ma mère s'était tellement battue. Je croyais que tout était réglé. Je ne comprenais pas comment ces femmes-là avaient pu ne pas être exposées aux idées féministes. Je trouve encore qu'elles ont été trop loin, ma mère pis sa gang, mais cet été, avec mes bonnes femmes, je ne manquais pas une occasion de leur dire ce que les femmes peuvent faire.»

Pour d'autres, comme Dominique Jean, 23 ans, le choix du féminisme s'est refait au quotidien, à mesure que «les idées de maman, pourtant acceptées et partagées», sont véritablement devenues les siennes. «Maintenant, c'est mon choix», raconte celle qui, toute jeune, faisait des dessins pour ce qui allait être la voix du féminisme radical des années 70, le journal des *Têtes de Pioche*.

### Outilées

Mère féministe ou non, les luttes à mener d'ici l'an 2000 ne sont pas plus évidentes ! Bien sûr, comme le rappelle Sylvie Trudel, il y a la légalisation de l'avortement, l'accès des femmes à de meilleurs emplois et de meilleurs salaires, «mais c'est en chemin, c'est inévitable», semblent-elles dire.

Chose certaine, même peu enclines à participer à des luttes collectives, elles se disent mieux outillées pour bâtir leur destin, plus intenses, plus agressives lorsque vient le moment de défendre leur autonomie. «J'ai jamais pensé que je pourrais dépendre d'un homme. Ça ne se négocie même pas,» lance Dominique Jean.

Elles sont d'ailleurs unanimes, les filles

des féministes, sur la question de l'autonomie financière. «Mes bēbēlles, mes sous, mon indépendance économique,» comme le dit si bien Dominique, bachelière en histoire, «à 50-50 dans tout» avec l'homme qui partage sa vie. «C'est comme les sept filles avec qui je travaille l'été comme guide au canal Lachine. Sept filles avec des destins très forts, qui ont des passions et le courage de se donner ce qu'elles veulent, qui ne sont pas des militantes féministes mais qui ne parlent pas que de chums et de recettes.»

### Admiratives

La question de la «féminité» est toute en mouvance chez ces femmes des années 80, auxquelles leurs mères ont appris à changer l'huile du moteur et à réparer les fusibles. «J'avais sept ans quand une femme avec la tête rasée est venue chez nous. J'ai dit à ma mère que j'étais pus capable. Je trouvais ça épouvantable», raconte Jennifer Allyn.

Quoique conscientes des raisons de la révolte de leurs mères contre les stéréotypes féminins de beauté et/ou d'élégance, elles ne veulent pas être les «féministes mal habillées, pas maquillées», mais plutôt elles-mêmes, avec leur sensualité, leur goût de se plaire à elles-mêmes. «Je me trouve souvent plus ardente, plus convaincue. Mais c'est difficile de savoir si c'est moi ou si c'est parce que ma mère était féministe,» s'interroge Sylvie.

Moi. Elle. Difficile de faire la différence pour ces filles qui ont entretenu et entretiennent encore avec leurs mères des rapports privilégiés. «J'ai toujours vu la différence entre elle et les autres mères qui restaient à la maison, raconte Sylvie. Ça me plaisait. Je m'en faisais même une fierté.» Plutôt admirées, les mères, pour leur autonomie, leur audace, ce qu'elles ont osé dire ou faire. «Des fois, j'ai des mini-jalousies, raconte doucement Dominique Jean, devant le monde qui se font faire de la bouffe par leur mère, qui reçoivent des gâteaux faits à la maison. Bien sûr, maman cousait nos boutons et elle a repassé ma jupe le jour de ma graduation, mais c'était pas une «vraie» mère. Pourtant, jamais je dirai qu'elle s'est trompée. Je suppose qu'on pourrait dire que je marche sur ses traces.»

### Optimistes

«Sur les traces de leur mère», ces femmes de moins de 25 ans marchent avec beaucoup d'optimisme, particulièrement en ce qui a trait à leur rapport avec les hommes. «Notre génération d'hommes est plus correcte,» disent-elles à l'unisson. «C'est important que je fasse attention à ne pas avoir les mêmes attitudes que ma mère, qui a un background très différent. Autour de moi, il y a des hommes intéressants,» explique Sylvie. Mais tout n'est pas encore gagné. «C'est aberrant. Si tu voyais le nombre de mes amies qui se cherchent un

homme pour la vie, s'indigne Nathalie. Pourtant ces filles-là ont planifié des super carrières. Elles ont des bourses pour aller se perfectionner aux États-Unis mais elles pensent à se caser ! Moi aussi, je veux être deux mais pas à tout prix.»

Pour les plus âgées, qui ont établi de solides relations de couples, la question des enfants ramène sur le tapis toute la différence du «rapport au monde» qu'expérimentent les femmes. «C'est compliqué de réfléchir à ma vie avec des enfants. Quel temps ça va me prendre ? Est-ce que je 'handicape' mais projets ? La question revient beaucoup aux femmes, moins aux hommes qui disent souvent «si ma blonde veut». Je ne sais pas encore quoi en faire. C'est un 'bug' que ma mère n'avait pas. Elle nous a eues. C'est tout.»

### Autonomes

Non, elles ne sont pas des super-femmes, les filles des féministes. Non, elles n'ont pas lu tous les classiques du féminisme qui traînaient dans les appartements de leurs parents et n'ont pas en mémoire tous les grands moments du féminisme québécois.

Et elles ont encore toutes «peur dans la rue». «Il y a des conditions objectives qui n'ont pas changé : la violence, le harcèlement sexuel, l'insuffisance du réseau de garderies. Nous vivons dans ce contexte-là, réfléchit tout haut Dominique. D'ailleurs plus j'avance, plus je trouve que les problèmes sont profonds. On a beau partager les tâches domestiques, ça va plus loin, comme une façon différente d'être au monde.»

Farouchement autonomes, porteuses d'un féminisme qui semble délaissé les luttes organisées pour investir avec assurance les multiples espaces de notre société, les filles des féministes mènent cette vie qui, comme leurs mères le voulaient, «ne serait plus ce qu'elle était»<sup>4</sup>.

Derrière Dominique, la boulimique d'information, «en 'break' de militance, en démarche personnelle» ; derrière Sylvie, qui dit ne plus sentir en elle «ces relents de devoir-sacrifice» avec lesquels se défend encore sa mère ; derrière Nathalie, Emmanuelle, Jennifer... il m'a semblé souvent

Suite à la page 58

Carole Beaulieu est journaliste au *Devoir*, en plus de collaborer régulièrement à *La Vie en rose*

1/ Le slogan «Québécoises deboutte !», devenu revue, a été lancé en 1971 par les militantes du Front de libération des femmes (FLF).

2/ *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Michèle Dumont, Marie Lavigne, Michèle Jean et Jennifer Stoddart. Coll. Idéelles, Éd. Quinze, 1982. Les auteures identifient les années chaudes du féminisme à la période 1965-1979.

3/ *Les Têtes de Pioche* 1976-1979, rēdité aux Éd. du Remue-ménage.

4/ *L'Histoire...* op. cit., p. 504.



Sylvie Trudel

entendre les voix de celles qui avaient osé écrire: «Le féminisme n'est pas qu'un mouvement de contestation. Il implique aussi le choix de vivre autrement que par le passé.»<sup>5</sup>

### Épilogue

Belles et fortes, elles vivent autrement, les filles de féministes. Mais elles me font peur aussi, moi dont la mère était ménagère, et à qui j'ai dû «faire l'hommage»<sup>6</sup> de la combattre.

En elles, je cherche en vain la colère. Cette colère qui faisait écrire à leurs mères «nous devons rejoindre les femmes les plus exploitées»<sup>7</sup>. Cette colère qui m'habite, moi, depuis que ma mère devait fermer sa machine à coudre «parce que ça faisait de la statique dans la 'game' de hockey à la TV»; depuis que je l'ai vue pleurer sa «chienne de vie» devant une laveuse à tordeur qui coulait. Cette colère que j'espérais trouver mieux préparée, plus collective, puisqu'elle avait facilement, contrairement à la mienne, eu accès aux livres et aux idées. Cette colère qui, me disent-elles, n'est plus vraiment nécessaire. Que faire alors de la mienne ?



Nathalie Jean

5/ *L'Histoire...* op. cit., p. 477.

6/ «Un manifeste pour les femmes», Gisèle Tremblay, in *Possibles*, vol. 5, 1981.

7/ *Québécoises deboutte!*, Tome 1. Anthologie des textes du Front de libération des femmes (1969-1971) et du Centre des femmes. Éd. du Remue-ménage, p. 133.

## Les mères

L'une des fondatrices des Têtes de Pioche, Michèle Jean est actuellement sous-ministre adjointe à la formation professionnelle pour le ministère québécois de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu. Mieux connue par la commission d'enquête sur l'éducation des adultes qu'elle présida, madame Jean demeure, comme le dit si bien sa fille Dominique, «une des big shots du féminisme». De nombreux groupes de femmes appuyèrent sa candidature à la présidence du CSF, au printemps 1984.

Membre du comité de la condition féminine de la CSN, Lina Trudel fut aussi du comité des femmes du Mouvement socialiste. Longuement impliquée dans les mouvements populaires et à l'Institut canadien pour l'éducation aux adultes (ICEA), elle déclarait en 1970, dans le *Quartier latin*: «Autrefois, j'étais contre l'idée des femmes organisées entre elles pour agir et revendiquer. Maintenant, il me semble que c'est une nécessité parce que les femmes se sentent marginales dans les organisations d'hommes.»

Francine Ouellette, mère d'Emmanuelle, est secrétaire-rédactrice à l'UQAM. Avec sa fille comme équipière, elle navigue sur un voilier à quille, ce qu'elle considère comme une expérience féministe!

Photographe, graphiste, artiste, Anne Alleen participa à plusieurs rencontres du collectif qui produisit le livre *Retailles*. Comme Francine Ouellette, elle milita peu mais se considère comme féministe.

Photo: Suzanne Girard

**BOUQUINEZ À L'AISE À**

**AGENCE DU LIVRE**

1246 rue St-Denis Montréal  
Tél.: 844-6896

**LES FUTONS DE**  
**FUTONIA**  
INC.

220 Laurier Ouest, Montréal 270 8175  
370 Duluth Est, Montréal 843 4739

**Liaison** une réflexion depuis l'Ontario français

La lecture serait-elle du genre féminin ?  
titrait *Chiffre à l'appui* le bulletin des Affaires culturelles du Québec en avril dernier.

Deux conclusions: l'habitude de lecture est bien ancrée chez les femmes qui puisent à une diversité de média et qui conservent stable l'intensité de leur pratique.

La baisse de la lecture de livres se produit chez ceux qui ont des habitudes moins ancrées, les hommes notamment.

Le taux de lecture de revues est de 10 % plus faible chez les hommes que chez les femmes (femmes 62 %, hommes 52 %).

A chaque trimestre, la revue Liaison vous offre une réflexion sur l'actualité culturelle et artistique de l'Ontario français et de la francophonie périphérique en Amérique du Nord.

Prenez tout de suite l'habitude de la lire et abonnez-vous!

Ci-inclus un chèque de  10 \$ (1 an) ou  17 50 \$ (2 ans)  
Adressez-moi mon abonnement à partir de  mars 1985 ou  juin 1985  
Retournez aux Editions l'Interligne C.P. 358 succ. A Ottawa Ontario K1N 8V3 (613) 236-3133